

Épicure, la Mort et le Besoin de Pouvoir

Article initialement paru dans la revue « Eruditio » le 15 Avril 2021

Sous le titre

Epicurus, Death and the Need for Power

Auteur : [Gerald A. Gutenschwager](#)

Professeur émérite, École d'architecture, Université de Washington, St. Louis, MO, États-Unis ; Chercheur scientifique, Département de planification et de développement régional, Université de Thessalie, Volos, Grèce

Résumé

La culture cherche à expliquer notre existence dans l'univers et à fournir des informations sur la façon dont une société donnée devrait être structurée dans cet univers. Cette structure consiste en un ensemble de rôles et de règles morales qui doivent être suivis dans cette société. Les êtres humains sont les seules créatures qui ont une conscience suffisante pour établir des institutions élaborées pour faire face à la triste réalité de leur mort. La plupart des cultures dans le monde ont cherché à éviter cette réalité en établissant des mythes sur la continuation de la vie sous une autre forme, comme la vie dans un paradis ou dans la réincarnation, par exemple. Épicure était un philosophe grec de l'Antiquité qui a compris que l'incapacité de faire face à cette réalité pouvait conduire à la détresse et au malheur personnels. Aujourd'hui, la recherche confirme ce qu'Épicure croyait, en démontrant que le déni de la mort peut non seulement conduire au malheur, mais aussi à un comportement sociopathe sous la forme d'un besoin excessif de pouvoir. Une grande partie de l'histoire de l'humanité a été influencée par (principalement) des hommes dont le besoin de pouvoir a conduit de nombreuses sociétés à s'engager dans des guerres et des conquêtes sans fin. Il est temps de reconnaître ce problème alors que nous cherchons à survivre dans une civilisation meilleure.

1. Culture et science

Toutes les créatures vivantes sur terre naissent, vivent et meurent. Cependant, la seule espèce qui a développé des institutions élaborées dans le but de faire face à la mort est l'Homo sapiens. Nous avons une conscience et cela affecte tout ce que nous faisons en tant qu'espèce. Cela ne veut pas dire que nous ne sommes pas limités dans notre comportement par des lois naturelles, comme les scientifiques nous le révèlent de plus en plus à travers leurs recherches. Mais notre conscience nous a conduits dans une étonnante variété de directions à travers les cultures que nous avons créées afin de survivre en tant que créatures. Les anthropologues, en particulier, nous l'ont également révélé à travers leurs recherches.

La culture est socialement construite et comprend un système moral qui régit notre comportement en tant qu'êtres humains. C'est encore une fois dans les limites de la nature, qui,

cependant, ne peut pas expliquer pleinement la culture puisqu'il s'agit d'une création humaine basée sur notre conscience. Néanmoins, certains chercheurs en sciences sociales tentent souvent d'expliquer notre comportement comme s'il était régi par des lois. C'est parce que les sciences naturelles ont été si influentes dans la société en raison de leur succès dans l'explication de la nature et dans l'évolution du capitalisme et du socialisme en tant que systèmes économiques. En d'autres termes, ces chercheurs en sciences sociales aimeraient être considérés, symboliquement, comme s'ils étaient des scientifiques de la nature, avec toutes les récompenses matérielles et psychologiques, y compris le sentiment de certitude, qui ont accompagné les sciences de la nature en tant qu'entreprise humaine.

La culture et la science sont toutes deux des constructions humaines. Elles interagissent mais ne sont pas interchangeables. La science découvre les lois qui régissent la nature, tandis que la culture crée les lois qui régissent la société. Elles ne seraient interchangeables que si la société était convertie en un mécanisme newtonien. Parfois, il semblerait que certains scientifiques et ingénieurs tentent d'accomplir cela dans leurs applications des connaissances scientifiques, en particulier dans leurs efforts pour remplacer les humains par des robots, ou en fournissant des analyses de données pour permettre une plus grande influence et un plus grand contrôle sur les gens ordinaires (Zuboff 2019). Au fur et à mesure que la société devient de plus en plus mécanisée, souvent avec des dispositifs permettant d'économiser de la main-d'œuvre, nous semblons évoluer vers une telle réalité technologique (Ellul, 1964). C'est peut-être contre cela que le mouvement de contre-culture qui a commencé dans les années 1960 marchait en fait.

« La philosophie, ainsi que l'art, ont cherché et cherchent toujours à répondre aux nombreuses questions sur l'existence humaine auxquelles la science n'est peut-être pas en mesure de répondre. »

2. Philosophie épicurienne

Le philosophe antique Épicure comprenait bien la différence entre la science et la culture (Dewitt 1954). Dans les deux cas, il a cherché à créer une culture qui permettrait aux humains de profiter de leur vie sur cette planète. Dans le cas de la science, il a cherché à diminuer la peur que les humains avaient de leurs dieux, en explorant les lois qui régissaient la nature. Dans le cas de la société, il a cherché à créer une culture qui diminuerait la peur que les humains pourraient avoir les uns des autres. Se confronter à la réalité de la mort était une condition préalable à l'accomplissement de ces deux objectifs.

Dans la Grèce antique, la science a pris vie et, comme elle a été redécouverte à la Renaissance, elle faisait partie intégrante de la philosophie. La philosophie, ainsi que l'art, ont cherché et cherchent toujours à répondre aux nombreuses questions sur l'existence humaine auxquelles la science n'est peut-être pas en mesure de répondre. L'une de ces questions concerne le changement et l'incertitude qu'elle peut entraîner. Cela se rapporte à l'idée de la dialectique et aux limites qui pourraient exister dans les lois déterministes éternelles recherchées que les scientifiques et beaucoup d'autres cherchent à découvrir. Cette question du changement a préoccupé de nombreux penseurs, dont Héraclite, Hegel, Marx et Engels, Darwin et Thomas Kuhn, entre autres.

D'autres questions concernent l'explication de la forme réelle d'une culture donnée à un moment et à un endroit, donnés, sur la terre. Actuellement, la forme la plus importante au niveau international est liée au capitalisme, avec son idéologie de l'individualisme prédateur et son éternelle recherche de croissance (Czech 2013, Cohen 2020). L'objectif principal de cette manie

de la croissance est l'argent ou la richesse, considérée comme la source du bonheur humain. Mais cela affecte également tous les autres aspects de notre existence sur terre, y compris surtout maintenant que l'environnement naturel, et aussi la psychologie humaine, doivent être rendus compatibles avec la manie de la croissance. Cela est vrai aussi bien pour les sociétés de marché libre que pour celles qui sont contrôlées de manière centralisée, souvent sous le nom de socialisme ou de communisme, qu'elles soient conformes ou non au sens original de ces termes.

Épicure s'est opposé à cette manie de croissance et il a créé un « jardin » à petite échelle à l'extérieur d'Athènes dans lequel la vie devait être vécue dans la simplicité et la frugalité, en mettant l'accent sur l'amour et l'amitié. Ces idéaux ont été recherchés et souvent réalisés dans de nombreuses communautés dites utopiques à travers l'hémisphère occidental, et au-delà, y compris maintenant dans des expériences menées par des « créatifs culturels ». Ces créateurs culturels ont été découverts tout à fait par hasard lors d'enquêtes et d'autres types de recherches menées par Ray et Anderson (2000) au cours des années 1990 et avant. Cette recherche comprenait plus de 100 000 entrevues, 500 groupes de discussion et 60 entrevues approfondies. Il a constaté qu'il y avait maintenant, selon une estimation plus récente, 200 millions d'adultes en Amérique du Nord, en Europe et au Japon, qui recherchaient un type de culture différent similaire à ce qu'Épicure avait imaginé plus de 2000 ans plus tôt. Cela ne veut pas dire qu'ils se retirent nécessairement dans un « jardin » séparé, mais que, où qu'ils soient, ils recherchent un style de vie plus simple et plus convivial. On pourrait imaginer que ces expériences sont une évolution naturelle du mouvement contre-culturel (Roszak 1995 [1968]) qui a commencé dans les années 1960 dans le monde entier, de la Chine à la Tchécoslovaquie, en passant par la France, les États-Unis et le Mexique et d'autres endroits.

En tant que philosophe, Épicure était aussi psychologue. Même son intérêt pour les sciences naturelles était motivé par son souci d'atténuer la superstition, qui pouvait causer tant de tourments parmi les êtres humains. Cela ne ressemble pas à tant de sciences et d'ingénierie modernes qui sont financées par l'armée comme un moyen de dominer et de contrôler à la fois la nature et les autres humains dans l'intérêt de la croissance économique et de l'accumulation de richesses. En fait, l'inspiration utopique originelle d'Épicure incluait, entre autres choses, son insistance pour que les gens abandonnent le besoin de domination et de contrôle et acceptent leur propre mort, comme indiqué ci-dessus, s'ils devaient profiter des bienfaits de son jardin.

Nous ne sommes peut-être pas absolument certains de la façon dont cela s'inscrivait dans sa philosophie globale, puisque la plupart de ses écrits ont été détruits dans l'évolution ultérieure de la société grecque et européenne sous l'influence d'une religion déterministe avec sa propre interprétation de la mort. En d'autres termes, différentes cultures au cours de l'histoire ont créé des religions, des mythologies et d'autres formes de folklore pour aider à rendre compte de la mort, y compris en particulier la continuation possible de la vie après la mort, comme dans la réincarnation, ou dans une éternité de paradis ou d'enfer, pour aider les êtres humains conscients à faire face à ce phénomène malheureux, mais réel.

3. Résultats de la recherche

Des recherches récentes (Becker, 1973 ; Solomon, Greenberg et Pyszczynski 2015) suggèrent maintenant que le problème de la gestion de la mort peut conduire à des formes extrêmes de comportement chez certains hommes – mais pas seulement – sous la forme d' *une recherche de pouvoir et de contrôle sur tout le monde et tout ce qui se trouve dans leur environnement social et naturel*. Cela peut expliquer l'insistance d'Épicure pour que les gens restent à l'écart de la vie politique, remplie de conflits entre hommes assoiffés de pouvoir. Les hommes, bien sûr, ont

toujours eu une relation plus étroite avec la mort : ils étaient les chasseurs, ainsi que les guerriers qui protégeaient leurs familles et leurs tribus des envahisseurs potentiels. Les femmes ont toujours eu une relation plus étroite avec la vie : elles ont donné naissance et offert l'amour et l'éducation qui étaient et sont si importants pour la survie de l'espèce.

Il est également important de réaliser que les hommes souffrent également de l'exploitation et de l'humiliation de ces quelques hommes (et parfois des femmes) assoiffés de pouvoir autant, sinon plus, que les femmes ; Il ne s'agit pas exclusivement d'une pathologie basée sur le genre. Cela ne veut pas non plus dire que tous les dirigeants sont des sociopathes. De nombreux dirigeants cherchent à améliorer le sort des personnes qu'ils servent. En fait, ceux qui ont besoin de pouvoir préfèrent souvent rester dans l'ombre, comme les chefs de la mafia, par exemple, ou les banquiers, ou les différents agents des services secrets à travers le monde. Il s'agit d'un problème existentiel dans toute la société, glorifié par l'idéologie dominante de l'individualisme prédateur si courante dans le monde d'aujourd'hui.

Épicure a-t-il anticipé les résultats des recherches actuelles ? S'est-il rendu compte que l'incapacité de faire face à la mort conduirait à un comportement sociopathe de la part de certains individus ? Il devait l'avoir, sinon pourquoi a-t-il insisté pour traiter de la mort comme d'un élément important lié à l'appartenance à son Jardin ? Sinon, cette insistance n'apparaîtrait que comme une bizarrerie ou une excentricité dans sa philosophie.

Cela pourrait-il nous donner l'occasion d'imaginer une société mondiale meilleure, sans tous les meurtres et la violence qui ont caractérisé l'histoire de l'humanité ? Oui, mais nous devons faire face aux différentes idéologies qui tolèrent cette violence, directement ou indirectement. Un exemple de ce dernier est le rôle, en particulier, de la science économique dominante. Il est basé sur l'hypothèse, formulée pour la première fois par Adam Smith, que chaque individu poursuivant ses propres intérêts personnels produirait le meilleur résultat social global. Comme c'est le cas pour tant d'auteurs, je ne pense pas qu'Adam Smith serait d'accord avec les nombreuses interprétations immorales de cette hypothèse qui ont suivi sa déclaration originale. En ce sens, il semblerait qu'il n'était pas du tout comme Milton Friedman, qui avait déclaré publiquement qu'il « était une personne morale mais que la moralité était une affaire personnelle » !

Cette idée de la moralité en tant que *question personnelle* va à l'encontre de tout ce que les anthropologues et autres spécialistes des sciences sociales ont découvert au cours d'années de recherche sur la façon dont la culture est créée. Mais il semble bien correspondre à la philosophie atomistique de Démocrite, mise en œuvre dans la physique d'Isaac Newton, le prototype de la bonne science, du moins jusqu'à l'apparition de la physique quantique au XXe siècle. Cela s'accorde également bien avec les mathématiques de la théorie économique néoclassique, qui, comme l'a expliqué un jour un ami économiste, est « une science normative et non empirique ». En d'autres termes, c'est une science qui vous dit ce qui se passerait si vous vous comportiez d'une certaine manière. Cela peut être très utile *tant qu'il n'est pas confondu avec des résultats empiriques*, tels que ceux découverts par la science ordinaire. Cette contradiction est aussi quelque chose que de plus en plus d'économistes eux-mêmes découvrent, car ils cherchent, comme Marx avant eux, à rendre leur science plus réaliste (Fullbrook, 2004 ; Magnuson, 2007 ; Raworth, 2017).

L'atomisme s'accorde également bien avec la réalité du capitalisme en tant que système, qui valorise l'initiative individuelle, ignorant les formes sociopathiques qu'elle a pu prendre dans l'évolution de ce système de croyances et de comportements au fil du temps (Bakan 2004).

Surtout maintenant avec la domination du capitalisme financier, nous voyons un comportement individuel dirigé vers la recherche de richesse par tous les moyens possibles, sans rapport avec la production de biens et de services, comme c'était son objectif initial (Foster, et al, 2021). Si, comme cela semble maintenant probable, il s'agissait en fait d'une recherche illusoire de l'immortalité, cette prise de conscience pourrait nous aider à évoluer vers un système plus humain, comme les néo-épicuriens ou les créatifs culturels cherchent à le faire.

Tout cela met en évidence un problème plus profond au sein de la société actuelle. Nous sommes épris des sciences naturelles ; ce n'est pas sans raison, bien sûr, puisque les sciences naturelles ont considérablement amélioré notre compréhension de la nature et de la société, d'une manière connexe. Cependant, il est insensé de croire qu'il puisse y avoir une science de la société de la même manière qu'il y en a pour la nature. Les humains sont, bien sûr, limités par leur place dans la nature, comme le sont les autres créatures. Mais c'est la culture dans une relation dialectique avec la nature, et la biologie en particulier, qui détermine en fin de compte notre comportement, et non la nature elle-même. Une fois qu'une découverte de science naturelle est connue, elle entre dans la conscience humaine et devient une partie de la culture. La culture détermine ensuite comment cette découverte doit être utilisée (ou abusée), avec d'éventuels retours d'expérience sur notre biologie, sans parler de la nature en général, comme le révèlent les recherches scientifiques actuelles (Laland 2017). Dans la culture prédatrice dominante qui s'est développée depuis la Renaissance lors de la montée du mercantilisme, de l'industrialisme et de la société technologique en général, ces découvertes sont souvent utilisées pour étendre l'exploitation et la domination à la fois sur la nature et sur les autres êtres humains dans la recherche du « développement », à la fois dans la libre entreprise et dans les sociétés planifiées. En même temps, il ne s'agit pas de minimiser les progrès importants en matière de bien-être humain que les États-providence ont accomplis grâce à la planification centralisée.

La culture varie considérablement dans le temps et dans l'espace, comme l'ont découvert les anthropologues. La culture est un ensemble intersubjectif de règles et de rôles qui régissent nos pensées et notre comportement en tant qu'êtres humains. Elle n'est pas déterministe dans le même sens que la science se réfère à la nature, tout simplement parce que les éléments de la nature n'ont pas de conscience du genre de celle qui a évolué chez les êtres humains. Le comportement humain peut être prédit à court terme en raison des effets durables de la culture sur la pensée et le comportement humains, et parfois des modèles mathématiques peuvent être développés pour illustrer cette durabilité. Mais la connaissance ultérieure de ces découvertes par les gens eux-mêmes peut réellement modifier le comportement humain. C'est le principe d'Heisenberg au sens large. C'est aussi la raison pour laquelle ceux qui dominent la société à un moment donné tenteront de bloquer la connaissance sur la façon dont la société fonctionne réellement, car cela menacerait leur contrôle. Ils le font en contrôlant l'information disponible pour les personnes dans la société par les nombreux canaux, en particulier les institutions d'éducation et de communication, qui sont nécessaires pour réinventer la société au fil du temps.

4. Théorie économique

La théorie économique néoclassique est particulièrement importante à cet égard. Elle est basée sur la croyance erronée qu'elle peut expliquer et prédire le comportement humain comme la science naturelle l'a fait pour la nature. Elle a développé des modèles mathématiques élaborés qui cherchent à expliquer le comportement humain en relation avec les besoins économiques. Ses modèles, cependant, sont hypothétiques et non empiriques, et leur fiabilité prédictive est donc assez limitée, comme nous l'avons vu au cours du siècle dernier et plus.

Actuellement, il existe deux écoles de pensée en théorie économique, l'une qui met l'accent sur le rôle de l'individu et l'autre qui met l'accent sur le rôle du système dans son ensemble. Cela reflète un problème à long terme dans les sociétés humaines qui aborde la question de l'individu par rapport au groupe. Comment pouvez-vous protéger le besoin des individus de s'exprimer psychologiquement et existentiellement tout en protégeant la survie du groupe dans son ensemble ? Dans les sociétés à petite échelle et plus primitives, ce problème était beaucoup plus facile à résoudre que dans les sociétés à plus grande échelle qui ont suivi l'évolution de l'urbanisation résultant du développement de la technologie (Boehm, 2012). En bref, notre capacité en tant qu'animaux à fabriquer des outils a évidemment dépassé à un moment donné notre capacité en tant qu'animaux sociaux à nous adapter aux nouvelles formes requises pour utiliser ces outils. De plus, la taille et l'échelle des grandes sociétés transnationales et des banques ne cadrent pas bien avec l'idée d'initiative individuelle, car toute *idée individuelle* réussie est susceptible d'être rachetée ou détruite par ces « individus » géants avec leur richesse et leur pouvoir démesurés.

Dans un livre récent de John Rapley (2017), ce problème est décrit de la manière la plus complète, tel qu'il s'est produit dans l'histoire de la pensée économique occidentale, en relation avec les sociétés qu'il était censé servir. Rapley voit la science de l'économie dans un sens anthropologique, plus comme une religion que comme une science. Il décrit également les deux écoles de pensée comme l'une qui met théoriquement l'accent sur l'individu par rapport à l'autre qui met l'accent sur le groupe, c'est-à-dire le soi-disant « système de marché libre » par rapport à l'économie planifiée. Remettant en question la croyance de certains selon laquelle la science pourrait remplacer le besoin de morale par la vérité scientifique, il décrit le conflit entre ces deux écoles qui théorisent les systèmes économiques de manière scientifique déterministe plutôt que de manière anthropologique. Le titre de son livre, ainsi que son contenu, suggèrent que la religion de l'économie néoclassique est dans une impasse, comme Marx et Engels l'avaient bien compris il y a plus de cent ans, et qu'un nouveau système de pensée doit la remplacer (*Monthly Review*, 1949 à aujourd'hui ; *Revue PAE*, 2009).

« Le mot grec « idoni » (ἰδονή) a été mal traduit et déformé en « hédonisme », avec un sens qui est tout le contraire de ce que le mot signifiait pour Épicure. » Idoni » fait référence au bonheur ou au bien-être, et non au plaisir recherché dans la débauche et les orgies, ou dans l'acquisition sans fin de possessions comme l'exige une idéologie économique matérialiste.

Un autre livre (Atbashian 2016) aborde cette question du point de vue des économies planifiées, celles étiquetées comme communistes ou socialistes pour des raisons symboliques. L'auteur a vécu sous les nombreux échecs connus du régime planifié en Union soviétique et les décrit. À un moment donné, il a déménagé aux États-Unis, où il croit maintenant que l'inspiration originelle du capitalisme de marché libre est en train d'être érodée par les tentatives d'atteindre l'égalité, en particulier grâce aux efforts des syndicats. Il n'est généralement pas informé des conditions qui ont conduit aux succès économiques du système capitaliste – les énormes opportunités offertes par l'abondance de terres et de ressources naturelles dans une frontière américaine apparemment illimitée, les avantages économiques de l'esclavage, la situation améliorée des États-Unis qui n'ont subi que peu ou pas de destruction au cours du 20^e siècle, la guerre mondiale, etc., sans parler des avantages de l'impérialisme pour les économies américaine, européenne et japonaise au cours des derniers siècles. Il ignore également la corruption qui caractérise le capitalisme tardif (Ruppert & Fitts 2020, Marshall 2021, à paraître), dont une grande partie, comme il le prétend, marque également les économies planifiées. Ainsi, dans la situation actuelle du capitalisme monopoliste, sa discussion est aussi idéaliste que celle

propagée par les économies planifiées, qui est de toute façon une distorsion du marxisme qui a inspiré ces systèmes.

Non pas que nous puissions éviter les questions que soulève l'économie, c'est-à-dire la nécessité de produire, de distribuer et de consommer des biens nécessaires, en particulier de la nourriture. Mais au lieu de cela, en plus des questions soulevées ci-dessus, nous devons également faire face à la nécessité de concevoir une culture qui ne mettra pas en danger notre existence sur la planète. La croyance en une croissance sans fin, le mantra des deux perceptions actuelles qui dominent nos pensées, ne nous permettra probablement pas de survivre, du moins pas sous une forme similaire à celle à laquelle nous nous sommes habitués. Dans la mesure où la religion de l'économie est présentée comme une science objective, avec toute l'importance symbolique de ce mot, il sera très difficile de comprendre cela. Nous devons d'abord reconnaître la différence entre la société et la nature et la différence qui en résulte entre la culture et la science, et la manière dont la vérité est établie dans chacun de ces domaines.

Dans cette culture actuelle, l'idée d'une croissance sans fin sert au moins deux objectifs. Tout d'abord, cela permet d'imaginer que la croissance pourrait finalement effacer les énormes inégalités et les souffrances humaines qui ont été créées en accomplissant cette croissance tout au long de l'histoire humaine récente. C'est ce qu'on appelle la « théorie du ruissellement », qui, dans une certaine mesure, a fonctionné dans les pays industrialisés et pour une petite minorité dans le tiers monde, généralement aux dépens des pauvres dans ces deux contextes. La croissance est donc sacrée dans ce cadre conceptuel. Deuxièmement, la croissance augmente régulièrement le pouvoir et la richesse des individus avides de pouvoir qui recherchent l'immortalité à travers ce processus. Seul un changement radical dans la conception du bonheur pourrait modifier cette idée. S'éloigner de la société de consommation vers une idée plus épicurienne d'une vie basée sur des plaisirs simples entourés d'amour et d'amitié pourrait y parvenir. Mais cela saperait toute l'éthique de la croissance, ainsi que la croyance selon laquelle l'accumulation de biens pourrait apporter le bonheur.

5. Solutions épicuriennes

C'est en ce sens qu'Épicure a eu un aperçu étonnant de la psychologie humaine il y a plus de 2000 ans, sans aucune des recherches qui ont exploré ce phénomène ces dernières années. Il s'est rendu compte que l'incapacité de faire face à la mort pouvait conduire à un comportement sociopathe, tel que décrit dans les livres de Becker et Solomon, et al. L'anxiété que ce comportement produirait probablement, pourrait empêcher les gens de profiter de leur vie sur terre. Mais sa pensée, en général, a été si mal comprise et déformée que beaucoup de gens l'ont tout simplement rejeté. Par exemple, le mot grec « idoni » (ἡδονή) a été mal traduit et déformé en « hédonisme », avec un sens qui est tout le contraire de ce que le mot signifiait pour Épicure. « Idoni » fait référence au bonheur ou au bien-être, et non au plaisir recherché dans la débauche et les orgies, ou dans l'acquisition sans fin de possessions comme l'exige une idéologie économique matérialiste. « Idoni » doit alors être compris en relation avec le dicton d'Épicure de vivre une vie simple (Λάθε Βιώσας), avec un minimum de possessions, de luxe et d'attention publique. La plupart des communautés utopiques ont suivi ce dicton plutôt que l'hédonisme, comme l'implique également leur besoin de se séparer de la société dans son ensemble.

De plus, Épicure a souligné la nécessité de vivre de manière à ne pas nuire aux autres. L'anxiété produite par un tel comportement, concernant la possibilité que la justice puisse finalement être mise en œuvre, ne permettrait jamais aux gens de jouir du bonheur. Un article paru dans le périodique américain *The Atlantic* (Wood 2011) parle de la recherche sur les riches en

Amérique et des craintes qu'ils ont. Comme le dit Wood (p1) : « L'argent ne peut pas acheter le bonheur » et « les personnes interrogées s'avèrent être un groupe généralement insatisfait, dont l'argent a contribué à de profondes angoisses impliquant l'amour, le travail et la famille. » » (p. 2) Si vous suivez les diktats de l'individualisme prédateur prêchés par la religion de l'économie néoclassique, vous ne serez probablement pas à l'abri de l'anxiété qui accompagne un tel comportement.

La religion chrétienne incarne également ce principe dans la règle d'or : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fassent ». En d'autres termes, ne pas faire de mal aux autres aide à atteindre le bonheur, car cela les soulage de l'angoisse que les autres cherchent à obtenir justice. Le besoin de pouvoir ne peut pas cohabiter avec le bonheur. Comme l'a dit le poète Longfellow :

« Si vous connaissiez l'histoire secrète de ceux que vous voudriez punir, vous trouveriez assez de chagrin et de souffrance pour désarmer toute votre hostilité. »

C'est aussi pour cela que la guerre est si glorifiée, où la possibilité de vengeance est si immédiate et évidente. En ce sens, la religion de l'économie néoclassique viole même son propre héritage chrétien, tout cela au nom des sciences sociales. Tout cela alors que les sciences naturelles remettent maintenant en question le dévouement de l'économie à la croissance illimitée, qui détruira probablement l'environnement naturel même qui permettrait à la société humaine de survivre sur la planète, sans parler de croître indéfiniment.

Il semblerait que ce soit une excellente occasion de revenir à un *examen pur* de la philosophie épicurienne, comme Marx l'a fait dans la recherche de sa thèse de doctorat, qu'il a ensuite incarnée dans son analyse ultérieure de la culture prédatrice du système capitaliste, en particulier dans ses premiers écrits. Cela lui a également inspiré la conviction qu'une véritable culture communautaire construite sur des principes épicuriens pourrait apporter une grande amélioration de l'existence humaine. Mais cela, bien sûr, exigerait que le communisme soit reconnu non seulement comme un système, mais comme une culture avec des valeurs humaines, et où la conscience humaine ne serait pas dépréciée en confondant culture et science. Cela nécessiterait également un système où l'efficacité ne serait pas mesurée uniquement en termes monétaires, mais plutôt comme un système où l'efficacité serait également mesurée en termes de bonheur, de santé, d'éducation et de bien-être général.

Bibliographie

1. Atbashian, Oleg (2016), *Shakedown Socialism : syndicats, fourches, cupidité collective, sophisme de l'égalité économique et autres illusions d'optique de la « justice redistributive »*. Scotts Valley, Californie : Plateforme d'édition indépendante Createspace, 2e édition
2. Bakan, Joel (2004), *La société : la poursuite pathologique du profit et du pouvoir*. New York : Free Press
3. Becker, Ernest (1973), *Le déni de la mort*. New York : Free Press
4. Boehm, Christopher (2012), *Origines morales : l'évolution de la vertu, de l'altruisme et de la honte*. New York : Livres de base
5. Cohen, Daniel (2020), *Le désir infini de croissance*. Presses de l'Université de Princeton
6. Czech, Brian (2013), *La croissance économique à la croisée des chemins et la solution à l'état stationnaire*. Gabriola, C.-B., Canada : New Society Publishers

7. Dewitt, Norman Wentworth (1954), *Épicure et sa philosophie*. Minneapolis, MN : Presses de l'Université du Minnesota
8. Ellul, Jacques (1964), *La société technologique*. New York : Vintage Press
9. Foster, John Bellamy, R. Jamil Jonna et Brett Clark (2021), « La contagion du capital : capitalisme financiarisé, COVID-19 et la grande fracture », dans *Monthly Review*, vol. 72, n°8, janvier, pp.1-19
10. Fullbrook, Edward, Éditeur (2004), *Un guide de ce qui ne va pas avec l'économie*. Londres : Anthem Press
11. Laland, Kevin N. (2017), *La symphonie inachevée de Darwin : comment la culture a créé l'esprit humain*. Presses de l'Université de Princeton
12. Magnuson, Joel (2007), *L'économie consciente : comment fonctionne l'économie américaine, pourquoi c'est important et comment cela pourrait être différent*. New York, Londres, Melbourne : Seven Stories Press, Toronto
13. Marshall, Johnathon (2021, à paraître), *Dark Quadrant ; Le crime organisé, les grandes entreprises et la corruption de la démocratie américaine, de Truman à Trump*. New York : Rowan et Littlefield
14. *Revue mensuelle : un magazine socialiste indépendant*. (1949 à aujourd'hui), New York
15. *PAE Review* (2009), « L'étrange histoire de l'économie », dans *Post-Autistic Newsletter*, 22 janvier.
16. Raworth, Kate (2017), *L'économie du beignet : sept façons de penser comme un économiste du 21e siècle*. Londres : Random House Business Books
17. Ray, Paul H., Ph.D. et Sherry Ruth Anderson, Ph.D. (2000), *Les créatifs culturels : comment 50 millions de personnes changent le monde*. New York : Three Rivers Press
18. Roszak, Theodore (1995 [1968]), *La création d'une contre-culture : réflexions sur la société technocratique et son opposition juvénile*. Berkeley, Californie : Presses de l'Université de Californie
19. Ruppert, Michael C. et Catherine Austin Fitts (2020), *Franchir le Rubicon : le déclin de l'empire américain à la fin de l'ère du pétrole*. Gabriola, Colombie-Britannique, Canada : New Society Publishers
20. Solomon, Sheldon, Jeff Greenberg et Tom Pyszczynski (2015), *Le ver au cœur : le rôle de la mort dans la vie*. New York : Free Press
21. Wood, Graeme (2011), « Les peurs secrètes des super-riches », dans *The Atlantic*, avril, pp.1-9.
22. Zuboff, Shosana (2019), *L'ère du capitalisme de surveillance : la lutte pour un avenir humain à la nouvelle frontière du pouvoir*. New York : Hatchett Books, Affaires publiques.